C'est qui est normal qui est merveilleux

Autor(en): **Pulver, Elsbeth**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Rapport annuel / Bibliothèque nationale suisse**

Band (Jahr): **82 (1995)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-362287

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Elsbeth Pulver, critique littéraire

C'est ce qui est normal qui est merveilleux

Je ne pourrais simplement pas envisager mon travail sans la Bibliothèque nationale – du moins sans celle qui existe actuellement –, sans cette assurance de pouvoir trouver quelque part à l'abri des modes éphémères – et pourquoi pas à la Hallwylstrasse ? –, tous les *helvetica* et en particulier toutes les œuvres littéraires des auteurs suisses. Je ne prétends rien. C'est un fait. Pour moi, la Bibliothèque nationale fait partie depuis des décennies d'une réalité à laquelle, bien sûr, il serait impossible de renoncer.

Toutefois, ce sentiment n'explique aucunement pourquoi, une nuit, au cours d'un rêve étonnamment concret, je me suis retrouvée dans ses murs et plus particulièrement dans cette salle des catalogues qui m'est si familière. Contrairement à la réalité, celle-ci avait les espèces d'une grande cave voûtée ; à côté de moi, il n'y avait que deux autres usagers, et personne – cela m'a frappée – pour nous surveiller, comme à l'ordinaire, ou nous apporter de l'aide. Mes deux voisins, je l'ai compris à leur conversation, étaient professeurs et menaient une recherche sur la phonétique dialectale (ou quelque chose du genre). Ils se plaignaient à voix haute du fait que l'on exigeât d'eux (même d'eux !) qu'ils aillent chercher eux-mêmes leurs ouvrages au guichet et qu'ils remplissent leurs fiches de prêt. « Quand on pense que les consommations ne sont même pas offertes ! » Je m'irritais en rêve contre cette arrogance professorale, et, comme s'il m'appartenait de prendre la défense de la Bibliothèque, je me dirigeai vers eux et leur dis : « Messieurs, inutile de chercher ici le moindre privilège. Vous vous trouvez dans la bibliothèque d'un Etat démocratique. » L'ai-je dit ou le réveil m'a-t-il gardée de mon propre courage et, aussi bien, d'une tendance à pontifier ? Je ne sais plus.

Au réveil, j'étais heureuse, vraiment heureuse, que le mot « démocratie », dont je déteste l'emploi emphatique, fût aussi solidement ancré dans mon subconscient. Ce rêve m'a longtemps possédée – au point qu'il resurgit finalement dans ce texte. Au vrai, les revendications de ces deux antipathiques mandarins, nous pourrions tous les reprendre à notre compte : la bibliothèque devenue parfaite dispensatrice de services, pour laquelle l'usager est roi, entouré d'un personnel secourable, comme autrefois les professeurs l'étaient de leurs assistants toujours disposés à porter leurs serviettes. Sont-ce là des perspectives d'avenir ou des plans tirés sur la comète ? La bibliothèque virtuelle va-t-elle nous apporter à tous ce à quoi aspiraient les personnages de mon rêve ? On presse la bonne touche, avec le savoir-faire idoine, on entre le bon code et le titre souhaité est là. Le prêt en bibliothèque devenu un gigantesque cybercafé ? (Cybercafé qui, pour tout dire, me cause les pires effrois...)

Il m'est impossible de dire quoi que ce soit à propos de la bibliothèque du futur. Je ne pourrais tout au plus que répéter ce que j'ai entendu dire. Je doute donc d'être capable de consacrer ici une ou deux réflexions de quelque valeur à son sujet ou même au sujet de la bibliothèque actuelle. Car le fait est que je n'aurais moi-même jamais voulu ou pu devenir bibliothécaire. Je le savais déjà durant mes études, moment où l'on s'accroche pourtant à la moindre planche de salut de peur de ne pas trouver un emploi. Pour devenir bibliothécaire, il m'a toujours manqué beaucoup de trop de choses, ne serait-ce que le sens de l'ordre dans le plus petit détail, ordre que j'admire cependant. Des gens comme moi sont déplacés dans une bibliothèque. Toutefois, plus que d'autres, ils dépendent d'elle et du cadre rigide de cet ordre rassurant. Et peut-être sont-ils prédestinés à réellement apprécier ce qui pour tant d'autres, apparemment, va de soi. « C'est ce qui est normal qui est merveilleux » ai-je lu dans le journal de Kurt Guggenheim. Quelle vérité dans ces mots ! Il est dans la nature de l'homme que le miracle de la normalité ne lui apparaisse qu'une fois

perturbé le cours des choses. Dès lors, plus rien ne va de soi. Qu'un livre, dont on a un urgent besoin, ne soit pas disponible, et c'est pour une lectrice comme moi une véritable catastrophe ; qu'une fiche de prêt vous soit rendue avec le tampon « prêté », et c'est tout un programme de travail qui s'écroule comme un château de cartes. Quant au nouveau règlement stipulant que les ouvrages antérieurs à 1951 ne pouvaient plus être consultés qu'en salle de lecture, il fut pour moi – et pas seulement pour moi – un choc dont je ne me suis pas encore tout à fait remise.

Pourtant, je n'ai constaté qu'une seule fois qu'un livre avait été irrémédiablement perdu. L'usager avait déclaré que ce dernier était « tombé de son vélomoteur » – comme c'était précisé sur la fiche de prêt de l'ouvrage manquant que la bibliothécaire m'avait tendue d'un air navré. Ce fut sur le chemin du retour que le miracle de la normalité m'apparut dans toute sa splendeur ! Quand on pense aux nombre de possibilités qu'il y a de perdre ou d'« égarer » un livre – que ce soit à vélomoteur ou en train, parmi des piles de dossiers et de manuscrits (et dans bien d'autres conditions encore, la fantaisie dans ce domaine ne connaissant aucune limite !) – on ne peut que pieusement s'émerveiller devant ce peu de disparitions et devant le fait que les *helvetica* aient pu ainsi demeurer à notre disposition un siècle durant.

C'est précisément aujourd'hui que ce miracle mérite d'être évoqué ! A un moment où les livres sont produits et bradés en quantités astronomiques, où nos bibliothèques privées constituées avec amour perdent toute valeur chez un bouquiniste et où la plupart d'entre elles finissent au vieux papier sans autre forme de procès. A côté de ce dernier tour de piste du livre, l'effort qu'on met à conserver la production imprimée d'un pays dans sa totalité a quelque chose d'émouvant. Il prend même une valeur symbolique.

Une bibliothèque fiable donc, qui fonctionne, et qui m'est infiniment précieuse. Mais où est l'exceptionnel ? Où donc brillent les feux de l'insolite ? Ils ne manquent pas pourtant, simplement ils illuminent le cœur de l'institution. A l'occasion, ils filtrent aussi jusqu'à l'extérieur. Un jour, j'eus besoin pour un travail urgent – de ceux qu'il faut livrer plutôt la veille que le jour même – d'un renseignement bibliographique. Trop tard, juste avant la remise du manuscrit, j'avais repéré une lacune ; bien plus, comme le problème m'avait paru difficile à régler, j'avais remis sa solution à plus tard. L'urgence des délais me précipita dans la gueule du loup, c'est-à-dire chez le directeur suppléant de la Bibliothèque. Non, me dit-il, il ne connaissait pas l'article en question, ni sa date, ni son lieu de parution. Non, il ne savait pas. C'est ce qu'il disait. Mais tandis qu'il protestait de son ignorance, son pendule de bibliothécaire, je présume, se mit à osciller. De sorte qu'à peine trois minutes après, peut-être dix, le renseignement se trouvait sur ma table de travail. A la typographie de l'article, cet érudit s'était souvenu, Dieu sait, d'un périodique ; il avait flairé la source, l'avait détectée, identifiée. A moins qu'il l'ait devinée au seul contact de ses doigts sur la surface du papier...

Voilà le summum en matière de bibliothéconomie, et qui va bien au-delà de ce qu'on qualifie de *know how*, de professionnalisme, de savoir. Sans aucun doute, la bibliothèque du futur nous réserve aussi quelques surprises de ce genre ; les acrobates de l'Internet nous enseigneront un nouvelle manière de nous émerveiller. Pour l'heure, la mienne se veut l'expression de ma gratitude à l'égard de l'ancienne Bibliothèque.